

BENNETT-COLVILLE: UN AMOUR IMPROBABLE

6 janvier 1930

Seule lettre trouvée d'Hazel Beatrice Colville, épouse d'Albert Colville, à Richard Bedford Bennett, avant qu'il soit nommé premier ministre, avant qu'elle achète le manoir.

Mon cher Monsieur Bennett,

Je ne voudrais pas m'imposer, sachant que je n'occupe qu'une niche très obscure dans votre mémoire, mais j'aimerais vous demander soudainement de répondre aux questions suivantes. J'espère vivement et avec grand intérêt un retour de votre part.

Voici ma formidable série de questions élaborées avec l'idée sous-jacente qu'une population plus nombreuse profitera au Canada, au niveau national et international, ainsi qu'au niveau financier ! Toujours à condition qu'il y ait suffisamment d'emplois pour les nouveaux arrivants.

- 1. Dans quelle mesure le bien-être de notre pays dépend-il de notre population ?**
- 2. Quel est l'accroissement naturel de notre population par rapport à l'immigration ?**
- 3. Quelles sont les chances des nouveaux citoyens (c'est-à-dire des immigrants ou des Canadiens ayant atteint l'âge de 16 ans) d'obtenir un emploi ?**
- 4. Si un accroissement de la population est souhaitable, car l'immigration ne semble pas être un succès, ne serait-il pas bénéfique d'encourager l'accroissement naturel ? Et aussi de décourager et de prévenir l'émigration ?**
- 5. Quel montant d'argent est dépensé annuellement pour soutenir l'immigration ? Ne pourrait-t-on pas utiliser une partie de cet argent pour encourager l'augmentation naturelle de la population et décourager l'émigration ?**
- 6. Les colons canadiens bénéficient-ils des mêmes avantages que les personnes nées à l'étranger ?**

Par ailleurs, mais cela ne fait pas partie de ce qui précède, j'aimerais savoir ce que vous pensez en matière d'imposition directe ? Je pourrais ajouter d'autres éléments à cette liste, mais ceux-ci me semblent suffisants pour aujourd'hui.

Et loin de moi l'idée de suggérer, à une personne aussi expérimentée que vous, qu'il y a un capital politique dans ces idées si elles sont suivies jusqu'à leur conclusion logique (bien qu'il s'agisse de ma propre opinion, surtout au Québec).

Mais ce n'est qu'une proposition qui pourrait mener à une action constructive (qui semblerait plus souhaitable que l'habitude de continuer dans des ornières bien rodées d'un chemin qui a déjà été emprunté).

Avec un appel à votre tolérance, votre indulgence, votre considération, et beaucoup de bons vœux pour la nouvelle année. Croyez-moi, très sincèrement, je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

Hazel B. Colville

Autrefois, j'avais l'habitude de dire R.B. (Arbie), mais cela semble presque impertinent aujourd'hui pour le chef conservateur loyal de Sa Majesté.

Lettre no. 1

Samedi 23 juillet 1932 (2 ans plus tard) - Château-Laurier, Ottawa

Bien-aimée,

Toute la journée d'hier, une journée de grands contrastes et d'expériences étonnantes, tu étais avec moi. Le discours de la ville a été trop éprouvant à 11h, et en un instant, juste avant que je réponde au journaliste, ton cher visage était si clair et si proche de moi, des larmes dans les yeux. C'était bien trop réel pour des mots.

J'ai répondu de manière inadéquate, avec des mots qui étaient lourds mais difficiles à exprimer. Puis, secoué, je suis retourné à ma chambre et je me suis reposé jusqu'à ce que nous partions en bateau pour la célébration. J'ai dîné dans la salle des ministres, où j'ai rencontré de nombreuses personnes, puis j'ai dû à nouveau remercier pour leurs mots bien trop flatteurs et recevoir la médaille d'or dans une magnifique boîte en argent. En la recevant, je me demandais quand je pourrais te la faire voir. Puis, après les photos et la procession, j'ai inauguré l'exposition. Ils m'ont royalement remercié. J'avoue m'être sentie très humble alors que les vieilles dames se précipitaient pour me serrer la main.

Le discours d'ouverture a été bien accueilli. Il n'y a pas grand-chose à écrire. Prononcé sans notes, et bien qu'il y ait eu des milliers de visages devant moi et des hommes distingués derrière moi et autour de moi, j'étais triste et plein de ressentiment, je pensais juste à toi tout le temps.

Le soir, il y a eu un souper privé, 56 personnes en tout, je crois, et je crains d'en avoir trop dit. Ils ont fait mon éloge au-delà de toute raison et quelqu'un a dit que cela pourrait lui faire tourner la tête. Pendant que je parlais à l'ouverture, Sir William Mulock m'a confié qu'il avait pensé à l'atout intrépide que j'étais pour le Canada, et à ce qui se passerait si j'étais mis de côté. Alors, en soirée, j'ai décidé de leur parler un peu de moi, de ma vie et de mes efforts. C'était très personnel. Cela les a touchés et quand j'eus terminé, les quelques secondes de silence étaient merveilleuses. Puis, ils se sont levés comme un seul homme et ont poussé une acclamation que je n'oublierai jamais.

HBC: Bien joué, Arbie. Quelle finesse! Enfin, il a suivi les conseils de sa sœur et adouci ses propos. Sa sœur Mildred Mariann a un sens politique remarquable, ainsi que du style, du charme, de l'empathie et un sens de l'humour qui compense souvent le franc-parler parfois véhément de son frère. Orateur éloquent, il manque cependant singulièrement de qualités sociales. Elle compense très largement cette lacune. Contrairement à lui, elle respire la joie de vivre. Elle représente un atout politique en elle-même et les responsables du parti en sont très conscients.

J'avais pris des dispositions pour le téléphone avant d'aller souper et j'ai écourté mon discours pour aller à la chambre. J'ai réussi à obtenir le numéro et à entendre à nouveau ta chère voix -> **HBC:** « Oui ».

Je ne peux pas dire que c'était une conversation heureuse, mais elle était vraiment meilleure que les récentes conversations en tête à tête. J'ai rejoint Mildred et ma secrétaire mademoiselle Millar à 22h25.

Je viens d'apprendre que Calgary souhaite organiser une réception en mon honneur. Et cela m'amuse de penser que tu pourrais venir aussi ! Quel voyage ! Sois une vraie amie et écris-moi à l'Hôtel Palliser à Calgary. Cela me ferait tellement plaisir de voir ton écriture et d'avoir quelques mots de toi. Et je ne suis pas si difficile à satisfaire et à rendre heureux, tu sais.

Je souhaite que tu aies une visite agréable de ta sœur. Il paraît que Toronto a toute une série d'histoires à notre sujet. Je dois terminer cette lettre que je n'enverrai peut-être pas ; nous verrons bien !

HBC : Qu'est-ce que la presse de Toronto peut bien raconter à propos de notre amitié, disons singulière? Il ne faudrait pas que notre relation devienne un sujet de commérages ou de diffamation. Je ne voudrais pas faire la une des journaux, ni ternir ma réputation, et encore moins celle du premier ministre du Canada.

Mais, tu me manques au-delà de tout et je me sens très seul sans ta présence. Alors je m'en vais avec tout mon amour, toujours ton vieil homme reconnaissant et dévoué. Sir Richard Bedford Bennett.

P.S. Je vais poster cette lettre sans attendre. Très chère, tu me manques tellement. Je ne suis vraiment qu'un pauvre homme faible et émotif, très impatient de te revoir.

Lettre no. 2

21 août 1932 - Château-Laurier, Ottawa

Bien-aimée !

Je voudrais que tu saches que j'ai apprécié plus que je ne saurais l'écrire ton hospitalité, le charme de ta compagnie, ta gentillesse à anticiper les moindres pensées de l'invité; mais le lit est vraiment trop étroit, sans vouloir te reprocher quoi que ce soit. Puis-je te féliciter pour l'entretien ménager splendide ? C'est merveilleux l'efficacité avec laquelle ta belle maison est organisée et gérée. Mais tu sais déjà tout ça, n'est-ce pas ?

HBC : Il n'y a rien de plus facile que d'accueillir mes invités et leur offrir un séjour inoubliable ici. Je suis tellement fière d'avoir mis la main sur ce livre « *Vieux manoirs, vieilles maisons* » dans lequel j'ai découvert avec étonnement cette ravissante demeure, ce manoir seigneurial des Rapides de Mascouche, situé au creux d'un vallon avec sa belle rivière et ses grands pins.

Il me rappelle Castle Frank, cette somptueuse maison de 24 pièces, située sur une vaste propriété au bout d'un long chemin serpentant un boisé verdoyant en banlieue de Toronto. C'est mon père qui l'a fait construire alors que je n'avais que 13 ans. Quels beaux souvenirs j'en garde! Ma mère était une hôtesse impeccable, que ce soit un grand dîner d'honneur, une partie de bridge en après-midi, un concert philharmonique au jardin en soirée, ou simplement l'heure du thé... Lady Kemp savait recevoir avec raffinement.

C'est toute cette élégance que j'ai revu en apercevant le manoir et ses alentours. Voilà pourquoi j'ai insisté auprès des anciens propriétaires, les frères Corbeil. Lors de ma première visite, il n'envisageait même pas de vendre le domaine, mais quand je leur ai proposé 83 000\$ pour la maison, les moulins, les dépendances, les terres et le boisé, ils ont consenti à me les céder.

Nous nous sommes bien entendus puisque Monsieur Uldaric Corbeil est là pour faire de l'argent et moi, pour en dépenser. J'ai même entendu mon chauffeur dire à voix basse que j'avais plus d'argent que de raison! Ce qui m'a bien amusé.

Voici quelques mots par lesquels la lettre devrait se terminer, mais elle ne se terminera pas, en fait elle commence à peine. D'une certaine manière, j'ai été plus heureux le week-end dernier que je ne l'ai jamais été. Et pourtant, j'ai longtemps hésité à y aller. Mais le bonheur du voyage est tout à fait insignifiant par rapport à la joie réelle du séjour au domaine que je n'oublierai absolument jamais.

« Absolument » redevient un mot de la plus grande importance pour les années qui me restent. C'est un mot que j'utilisais beaucoup. Je l'ai abandonné, mais c'est maintenant le mot que je préfère à tous les autres.

J'ai écrit ce texte à l'hôtel en attendant le souper. Je suis maintenant au bureau et je vais terminer et poster ceci avant de me retirer. Tu as été très présente dans mes pensées aujourd'hui. S'il se passe quelque chose qui t'oblige à me téléphoner, tu peux appeler, après 11h ou avant 9h, *Queen 3851*, qui est une ligne privée.

Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de chances que tu le fasses, mais j'avais l'intention de te le dire il y a déjà un certain temps.

J'ai reçu ton livre, ainsi que celui pour ta fille Frances en français. Je vous les expédierai avec cette lettre.

HBC : Toujours aussi dévoué et généreux. Il a été un fils attentif à sa mère, il est un frère serviable et affectueux et un ami bienveillant. Sa générosité est légendaire. Au fil du temps, il donne de l'argent aux étudiants méritants, aux veuves dans le besoin, ainsi qu'à une foule d'organismes de charité. Il m'a même avoué que ces dons représentent en tout 10 % de son revenu brut.

Je joins le poème que j'ai découpé dans un magazine. Je n'écirai pas dans cette note tout ce que je voudrais dire. Mais, la plus chère des femmes, tu as été si gentille et si serviable, et tellement importante pendant les jours sombres de la conférence et à d'autres moments, que mon affection profonde et durable est au-delà des mots. Mais permets-moi de m'accrocher avec bonheur à mon mot bien-aimé « absolument » et, avec toute ma dévotion, pour toujours et à jamais, ton vieil homme R.B. (Arbie)

HBC : Pour toujours et à jamais ?!? Arbie est un vrai collégien, un peu fleur bleue. Moi, je sais très bien que la mort brise souvent les promesses d'union éternelle. J'en ai eu la preuve irréfutable à la mort de mon 2^e mari, Arthur. Il avait 53 ans et nous nous aimions comme au premier jour. J'ai passé de longues heures au cimetière Mont-Royal à m'épancher sur son triste sort. Et je me suis jurée de ne plus revivre un tel deuil.

J'apprécie certainement la compagnie d'Arbie et ses douces attentions, et j'aime bien lui offrir des séjours bucoliques et idylliques avec moi au manoir. Mais serait-il sage de prendre le risque de s'attacher et de souffrir à nouveau?

Lettre no. 3

Dimanche soir, 21h30 à l'approche de Fort William - 29 août 1932 (lundi)

Bureau du Premier ministre du Canada

Bien-aimée,

La journée s'est écoulée sans événement fâcheux. J'ai dîné, lu, dormi et soupé, et j'ai emballé quelques papiers pour toi qui seront postés à Fort William. J'ai surtout pensé à toi et aux changements que le temps a apportés en quelques brèves semaines. Je ne me contente pas d'accepter une simple disposition désinvolte de ce qui est si important - après tout, nous nous connaissons très, très bien et il n'est pas normal que nous mettions fin à nos relations de cette façon. Tu fais partie des plus beaux jours de ma vie et de l'un des plus grands événements de la vie du Dominion. Alors, réfléchis bien à tout cela, n'est-ce pas, ma chère ? Je me souviens de ta question :

HBC : « Est-ce que je dors ou est-ce que je rêve ? ».

Tu n'as fait ni l'un ni l'autre. Je t'en assure. Je me suis souvenu des 4 derniers dimanches, le premier semble si lointain. J'ai pensé aujourd'hui à la grande gentillesse dont tu as fait preuve à mon égard pendant toutes ces années. Je sais que tu sais à quel point je l'apprécie. C'était tellement important pour moi.

HBC : Richard faisait un peu partie de la famille, puisqu'il a travaillé avec mon père à Ottawa et que nous aimions discuter de politique et d'affaires tous ensemble. Comme il ne s'est jamais marié, je pense qu'il trouvait un certain réconfort en notre compagnie.

Ma soeur Mildred m'a taquiné toute la journée. Elle te souhaite de l'amour pour toujours. Je suppose que tu as passé une bonne journée avec ta sœur. J'ose dire que tu vas maintenant aller à Montréal, avec elle, pour prendre le train.

Je me demande si je t'appellerai demain ou aujourd'hui. Je me demande aussi si tu m'enverras un message. Et puis je me demande si tu iras à Toronto et ce qu'il adviendra de cette lettre. S'il te plaît, fais-moi part de tes plans. Prends soin de ta santé. Ta fille Frances s'inquiète pour toi, et moi aussi.

Tu me pardonneras darling si je te suggère de fumer moins de cigarettes par jour. Tu fumes trop, et je ne le dis que parce que ta santé est si importante pour nous tous.

HBC : Il ne comprend malheureusement pas les petits plaisirs de la vie et je m'en désole. Avec Arthur, mon mari, nous formions un couple de véritables épicuriens, profitant des froids hivers pour voyager en Europe. Arthur disait que le vin et les cigarettes sont les seuls accessoires qui doivent accompagner en tout temps un gentleman ! Et je suis bien d'accord!

Alors qu'Arbie se plaît à me répéter dans sa correspondance et lors de ses visites que des fantaisies comme un cocktail, une cigarette, un bon verre de vin, une partie de bridge lui déplaisent profondément. En fait, le seul point commun à cet égard, ce sont les plaisirs de la table, les repas que l'on mange avec les yeux autant que la bouche. D'ailleurs, j'ai remarqué qu'Arbie travaille son image, il aime manger beaucoup pour avoir l'air imposant, avoir une bonne stature. Il me dit qu'être trop mince pourrait donner l'impression d'être faible.

J'espère que tu pourras lire cette lettre alors que le train tanguera si fort. Comme j'aimerais être avec toi. Mais ce n'est pas possible et je vais, avec tout mon amour et mon dévouement, signer, toujours ton vieil homme aimant, R.B. (Arbie)

Lettre no. 4

Dimanche 2 octobre 1932

Beloved,

J'ai passé la journée avec Mildred, qui retourne à Washington dans une semaine.

HBC : Ah Mildred, sa chère sœur! Je sais qu'elle lui manque terriblement depuis son mariage et son déménagement dans la capitale américaine. Leur grande complicité est évidente. De 19 ans sa cadette, Arbie a payé pour ses droits de scolarité à la mort de leur père. Elle est ainsi devenue une femme intelligente, extravertie, affable et sûre d'elle. J'irais même jusqu'à dire qu'elle me ressemble un peu. D'ailleurs, nous avons le même âge.

Mildred adore aider son frère, qu'elle surnomme affectueusement Dick. Elle magasine et lui procure de beaux vêtements dans les quartiers chics de Londres. Elle sait aussi calmer son tempérament impulsif, et l'éloigne souvent des confrontations belliqueuses avec ceux dont il aurait besoin de l'appui.

Tandis que lui veille à ce qu'elle fasse des rencontres importantes, des visites d'endroits ravissants, qu'elle soit au cœur d'expériences enrichissantes et inédites. Ils sont bons l'un pour l'autre, même s'il lui reproche à l'occasion d'avoir pris un verre de champagne ou porté des achats à son compte. Mais Arbie ne peut pas en vouloir longtemps à sa sœur.

En arrivant, je n'ai pu m'empêcher de penser à toi et au récent dimanche que j'ai passé à Mascouche. J'ai essayé d'écrire un mot ce matin avant de partir, mais je suis resté trop longtemps au lit pour le faire. Je pense aussi que le mot que tu m'as envoyé la veille de ton départ est le plus aimable et le plus gentil que tu m'aies jamais écrit ! Voilà, c'est tout. Cela a été une longue, très longue semaine - cela fait 9 jours, qui me semblent être un an. Il y a près de la moitié d'une vie apparemment depuis que je t'ai dit « au revoir » à Montréal.

J'ai été heureux d'entendre ta voix hier soir ; j'ai su que tu allais bien dès que j'ai entendu tes premiers mots. Et il me fait plaisir de te savoir en bonne compagnie, légère et naturelle.

Je compte me rendre à Belleville mardi matin et revenir ici le soir même. Je devrais me rendre à Toronto d'ici peu avant la session. J'en saurai plus dans un jour ou 2. La Chambre ouvre ses portes jeudi le 6 octobre et après cela, je suppose que je suis attaché à la rame comme le galérien d'autrefois.

Mais j'espère pouvoir me rendre au manoir le dimanche 9 ! Ce sera probablement la dernière visite que je pourrai faire ce mois-ci. Mais je dis toujours : « *On ne connaît jamais sa chance* ».

Je viens de téléphoner à ta fille Frances pour savoir comment ils vont tous. Elle dit que tout le monde va très bien mais que le jardin est presque détruit par le gel.

J'ai téléphoné car je pensais qu'il était bon de pouvoir te dire que je lui avais parlé ! J'ose dire que tu as fait la même chose aujourd'hui !

HBC : Bien sûr que j'ai parlé à ma très chère fille. Frances est la personne la plus chère à mon cœur. Elle est toujours là près de moi, contrairement à tous ceux et celles qui m'ont quittée trop vite : 5 deuils en 16 ans...

Ma belle-mère et mon garçon John Harrison se sont embarqués sur le navire Lusitania en mai 1915. Celui-ci a été torpillé par un sous-marin allemand. Mon fils avait à peine 18 mois. Il aurait 18 ans maintenant. À tous les jours, je pleure cette jeune vie fauchée par la guerre. Je me suis accrochée à ma fille comme à une bouée...

3 ans après le décès de mon fils, mon premier mari Francis, soigné à Rouen pour la fièvre des tranchées, est revenu de guerre, s'est rétabli de ses blessures, pour mourir ensuite de la grippe espagnole... J'étais dans un état désolant, je ne savais pas comment composer avec cette nouvelle perte. Je n'arrivais pas à expliquer à ma fille l'absence de son père. J'ai spontanément retiré toutes les photos de lui pour ne pas sombrer dans la mélancolie. Je n'avais même pas la force de m'occuper de ma fille, elle me faisait penser à lui, je l'ai laissé au bon soin de nombreuses gouvernantes... Quelle souffrance!

Je n'avais que 35 ans quand ce fut le tour de ma mère de trépasser. Ma mère Lady Kemp qui m'a tout appris : les bonnes manières, les valeurs morales, la générosité, l'autonomie, l'aisance à discuter des arts... Quelle tristesse!

Puis, quelques mois avant le krach boursier, suivra mon père Sir Albert Edward, dont on a constaté le décès le lendemain de son 71^e anniversaire. Prospère dirigeant d'entreprise et sénateur, il s'est assuré que ses filles soient bien éduquées et qu'elles connaissent le monde des affaires et de la politique, en plus d'assurer notre avenir financier. Quel grand homme!

Et l'an passé, mon 2^e mari Arthur, est mort d'un cancer de la gorge et ce, pendant les travaux de rénovation du manoir. J'aurais bien aimé avoir d'autres enfants avec lui, mais il ne pouvait pas m'en donner. Quelle déception...

Il ne reste que ma fille Frances qui m'est plus précieuse que la vie elle-même. Ainsi sont apparus mes cheveux blancs lorsque j'avais à peine 30 ans...

Je me demande ce que tu fais aujourd'hui. C'est, j'en suis sûr, une grande réunion des sœurs Kemp.

HBC : Oh oui! Alice-Irene et Florence-Evelyn sont arrivées les premières. Puis la nouvelle femme de mon père, Virginia, nous a rejoint au manoir avec Katherine, leur fille, qui doit bien avoir 6 ans. Quelle joie de les revoir toutes ici, alors que l'automne commence à revêtir ses plus belles couleurs. Nous avons longuement marché pour visiter le domaine. Il faisait un soleil resplendissant. La petite Katherine, notre nouvelle sœur, nous a charmées par son sourire et ses questions candides.

Malgré cette rencontre de famille, j'espère que tu n'as pas complètement oublié ton vieil homme. Il est certain qu'il ne t'a pas oubliée.

J'espère te voir d'ici peu. Il n'est évidemment pas nécessaire de dire que je m'ennuie de toi, de te voir et de te parler. J'hésite à te téléphoner car je crains que tu sois absente. Mais je pense toujours à toi, à ton bonheur et à ton bien-être. Avec toute ma dévotion affectueuse, la plus chère des femmes. Toujours ton vieil homme. R.B. (Arbie)

Lettre no. 5 - VESTON

Lundi 10 octobre 1932 - Chambre des communes)

Bien-aimée

Je suis assis à ma place à la Chambre des communes. Il semblerait que nous ayons une session très difficile et éprouvante. Il semble que Mackenzie King et ses amis du parti libéral veuillent retarder le plus possible l'examen des affaires publiques pour lesquelles nous avons été convoqués. Mais l'avenir nous le dira.

Je ne sais pas si je me soucie particulièrement de l'opposition en tant que telle. Mais j'ose dire que je suis un peu fatigué et que je serais peut-être heureux de prendre quelques semaines de repos, mais je crois que dans 6 semaines, nous serons encore ici.

HBC : Enfin, il a la tête à son travail pour gérer cette crise économique sans précédent. Il vient de voter la *Loi de secours*, grâce à laquelle il veut créer des camps de travail pour assurer la subsistance des chômeurs célibataires. Selon cette loi, les milliers de jeunes désœuvrés qui vagabondent seront logés, nourris, habillés, à l'extérieur des villes, pour qu'ils ne causent pas de dommages.

Avec de la nourriture et un hébergement, ils pourront travailler à couper des arbres, construire des routes ou d'autres tâches manuelles. Si j'ai bien lu dans le journal, ces travailleurs vont recevoir 0,20\$ par jour, pour une semaine de travail de 44 heures, ce que beaucoup jugent insuffisant, comme moi d'ailleurs.

Il ne serait pas surprenant que ces camps à peine ouverts deviennent rapidement impopulaires. Ou peut-être vont-ils se transformer en lieux de protestation !? Des hommes en colère, tous ensemble dans la misère, ça n'augure rien de bon!

Mais cette lettre ne se veut pas politique, mais c'est une simple expression formelle de l'hospitalité authentique qui m'a été offerte par la dame du manoir pendant le week-end : la venaison du domaine et la perdrix des bois ont également fait de cet événement un grand moment !

Mais je dois te dire très franchement que même l'extraordinaire confort des chambres que l'on m'a fournies ne constitue pas mon véritable motif de remerciement.

C'était, et c'est toujours, le charme de la seigneuresse. Quelle charmante hôtesse! Quelle amie aimable et attentionnée. Mais oh ! quelle glorieuse chérie ! Oserais-je écrire cela ? Comme j'ai apprécié la promenade dans les bois ! C'était merveilleux - mais le plus merveilleux, c'est que je t'ai eu comme guide - mais les mots sont futiles. Je ne peux qu'être reconnaissant à une providence toute puissante d'avoir eu le privilège d'être au manoir avec ma meilleure bien-aimée.

J'espère que tu vas bien et que tu es heureuse aujourd'hui. Prends soin de toi. Et n'oublie pas les cigarettes, pas trop ! Je suis un peu déprimé par la politique, mais c'est normal.

HBC : Il est vrai que faire de la politique et prendre les bonnes décisions en ce moment doit être très difficile. Crise de confiance dans le système économique, impossibilité de créer de nouvelles entreprises, industrie qui roule au ralenti, chômage, baisse de la consommation, file pour les soupes populaires.

Pourtant, les oeuvres de charité, organismes et communautés religieuses se vouent corps et âme pour distribuer des denrées aux familles, dans les paroisses, en ville et à la campagne. Mais l'aide apportée aux pauvres ne suffit pas. Entre Terrebonne et Mascouche sur la Montée Masson, j'ai vu des miséreux dans des cabanes en carton.

Il faudra des solutions nouvelles et audacieuses, pour un premier ministre très souvent hésitant; son statut économique favorable est bien loin des considérations de son peuple qui souffre et meurt de faim...

Même qu'une pauvre mère ayant le goître, son bébé dans les bras et ses enfants sales, attachés à ses jupes, est venue quêter chez moi. Je lui ai donné quelque chose à manger et elle a repris son chemin vers le village. Et j'ai déjà fait quelques dons aux Soeurs de la Providence, il y a déjà plusieurs mois.

Est-ce que je devrais continuer à partager ma fortune avec les plus démunis? Moi qui ai le privilège de quelques héritages très importants...

Nous sommes le jour de l'Action de Grâce 1932. Je vais noter ce que j'ai dit : j'ai beaucoup de raisons d'être reconnaissant et je le suis.

Mais surtout, en ce jour, je te remercie pour toi et pour tout ce que tu es pour moi, mon cher cœur, avec l'espoir que chaque jour d'Action de grâce de cette vie mortelle me fera éprouver les mêmes sentiments et la même gratitude, mais plus forts avec les années. Que Dieu te bénisse et te garde, ma chère, et je signe avec dévotion et affection, toujours le tien en vérité et en fait, R.B. (Arbie)

Lettre no. 6 - VESTON

Lundi 24 octobre 1932

Très chère et meilleure bien-aimée,

La journée d'hier a été très riche en émotions. Je suis allé à l'Église Unie de la rue Sherbourne. Je suis arrivé un quart d'heure avant le début du service. Alors que j'étais assis, j'ai vu entrer Sir Joseph Flavell. Il m'a demandé de m'asseoir avec lui. Je ne l'ai pas fait, mais je me suis assis juste à la deuxième place derrière lui.

J'ai vu le mémorial de marbre et la plaque de bronze à la mémoire de ta chère mère et de ton cher père. Je n'ai pu m'empêcher de penser à toi, tes premiers jours et ton enfance, ton école du dimanche, tes débuts dans cette vieille église protestante.

HBC : Il est bien vrai que j'ai eu une enfance heureuse auprès de mes parents aimants et profondément croyants. Mon père a fondé une échoppe d'ustensiles et d'articles de granit et d'étain. À force de travail et de persévérance, son frère et lui ont percé dans l'industrie du métal en feuilles. Un grand succès commercial à Toronto, Winnipeg et Montréal.

Tandis que ma mère, très cultivée, raffinée et avant-gardiste, a pris soin que ses filles deviennent de jeunes torontoises bourgeoises, bien en vue parmi l'élite canadienne anglaise de la Ville reine. D'ailleurs, elle m'a grandement encouragée et je suis devenue la première détentricice d'un permis de conduire automobile à Toronto! Quels magnifiques souvenirs!

J'ai reconnu ma dette envers tes parents qui sont partis, car c'est grâce à eux qu'est née la femme qui m'est la plus chère. Et j'ai pensé à ma gratitude envers elle pour toute sa gentillesse, la dette que je ne rembourserai jamais envers celle qui a tellement rempli ma vie au cours des derniers mois et pour qui j'ai une affection si constante, toujours croissante et profondément enracinée.

La réunion de l'après-midi m'a également donné matière à réflexion - une réflexion profonde. Lorsque j'ai regardé les visages des hommes et des femmes qui étaient assis devant moi, j'ai réalisé la valeur réelle des facteurs spirituels dans la détermination de leur bonheur, par opposition aux facteurs matériels.

J'ai passé, comme je te l'ai dit au téléphone, une heure et demie agréable chez ta sœur. J'aime bien les trois enfants. Sheila n'était pas aussi belle que je m'y attendais, compte tenu de ce qu'avait dit Beatty. Elle est une gentille fille. Mais je lui ai dit que je n'aimais pas son rouge à lèvres. Ta fille Frances ne couvre certainement pas ses lèvres avec ce genre de choses. Et elle n'en est que plus belle. Je pense que le père de Sheila partageait ce point de vue. J'ai eu l'impudence de dire ce que j'ai dit. Mais je l'ai fait.

HBC : Il a toujours cette fâcheuse habitude de dire ce qu'il pense vraiment. Il agit en fonction de son propre esprit, pas en fonction de l'opinion que d'autres pourraient avoir de lui. Non seulement il méprise l'hypocrisie, mais il déteste s'excuser. Il est un maître d'œuvre critique. Et il connaît tellement de choses, qu'il exprime son opinion tranchée sur presque tout.

Ce fut une journée intéressante. Il me semble que cela fait une éternité que je ne t'ai pas vue. Et pourtant, c'était il y a quelques jours à peine. Je ne cherche même pas à savoir pourquoi je suis content, mais cela existe. Et je ne me soucie plus de ce qui peut être dit ou non.

HBC : Eh bien moi oui! A-t-il lu l'édition du *Boston Advertiser* du 21 octobre? J'ai été soufflée d'apprendre que c'est un correspondant du *Toronto Star* qui a ébruité la nouvelle à l'origine de cet article : *Premier Bennett to marry wealthy widow... Gossip links Leader with Mrs. Colville*. Je n'aime pas du tout que ma vie privée soit étalée dans les journaux. D'autant plus que l'article colporte des faussetés à notre sujet. J'en suis très mal à l'aise. Et malgré la lettre d'excuse de l'éditeur, je considère que le mal est fait, les gens vont croire ces balivernes, ce qui me rend embarrassée et très malheureuse.

J'ai été heureux. J'espère l'être toujours, tant que ton attitude ne change pas « absolument ». Mais je n'oublie pas que les trois facteurs doivent être pris en compte : l'esprit, le cœur et toi. Ce n'est pas facile, n'est-ce pas ? Mais peut-être qu'avec le temps, tout ira bien.

HBC : Tout ira bien? Permits-moi d'en douter...

Je suis assis à la Chambre, écoutant Mackenzie King défendre sa cause, mais j'ose dire qu'il soulèvera quelques points avant de s'asseoir. Je l'ai suivi et j'écris ceci en même temps, donc si ça se lit mal, tu en tiendras compte. Je ne sais pas combien de temps cette Chambre siégera avant l'ajournement. La discussion sur les accords commerciaux s'annonce longue. Mais on ne sait jamais. Je n'ai pas été en mesure d'écrire davantage depuis un certain temps. Mais je vais maintenant reprendre. Il n'est pas facile d'écrire et d'écouter M. King.

HBC : Visiblement, il n'est pas concentré sur son important rôle de premier ministre. Notre relation prend tellement de place qu'il se dégage des affaires de l'État. Il n'a pas honte des sentiments qu'il éprouve à mon égard? Il ne se soucie même pas des qu'en dira-t-on!

Je compte me rendre à Albany jeudi. Je partirai sur le Rutland à 9h30 et arriverai à 17h. Je souperai à 18h30 et je me rendrai ensuite à l'université. Après la remise des diplômes, nous avons une réception à 22h15. Je pense prendre le train d'Albany à minuit 15 vendredi soir pour arriver à Montréal le même jour. C'est un voyage difficile, mais je ne peux pas y échapper, ayant déjà obtenu des diplômes d'universités importantes telles que Harvard.

HBC : Il faut qu'il cesse de m'écrire si souvent pendant son travail. Il n'y a plus de premier ministre, plus d'Ottawa, il n'y a que moi... Ses proches collaborateurs ne manqueront pas de l'aviser que notre situation peut lui nuire politiquement. Ils ne voudront pas qu'il laisse planer le doute. Ils exigeront qu'il rende officiel notre relation par un mariage...

Je pense plutôt que je devrais cesser d'écrire. La vie est une chose étrange. Pense à tout ce qui s'est passé depuis le mois d'avril. On ne peut l'expliquer par aucun motif raisonnable. Mais c'est arrivé. Un nouvel aspect de la vie, une nouvelle vision de l'avenir, un bonheur rendu plus grand que nature. « *Le vent souffle comme il veut* ». Personne ne peut expliquer pourquoi le cœur se tourne vers celui d'un autre.

Pour ma part, je répète que je suis heureux au-delà des mots que ce changement se soit produit pour moi. Toujours ton R.B. (Arbie)

HBC : Dieu du ciel, je dois le convaincre d'oublier cet amour impossible, sinon il va s'y noyer le cœur... et perdre son poste aux prochaines élections. Qui, mieux que moi, pourrait lui rappeler son devoir, ses obligations, ses responsabilités envers le peuple canadien?

Lettre no. 7

Lundi 31 octobre 1932

Très chère et bien-aimée. Juste un petit mot. Je n'oublierai jamais le dernier dimanche d'octobre 1932. C'était si paisible et, d'une certaine manière, tu me semblais très, très chère, et peut-être me permettras-tu de dire que je te semblais cher. Mais peut-être était-ce de l'imagination.

HBC : J'ai bien peur que son imagination lui joue des tours. Il me trouve indépendante et réservée, sans jamais comprendre que je me dérobe. Pourtant, j'ai mis carte sur table. J'ai été très claire. Je lui ai dit : *Il n'est plus question pour moi de renoncer à ma liberté reconquise après 2 mariages et plusieurs deuils.* Il est un homme fier, autoritaire qui a l'habitude de commander. Je ne pourrai jamais lui apporter le genre d'amour qu'il souhaite. Ce n'est pas moi qu'il aime, c'est l'image qu'il se fait de moi, une femme élégante et docile au bras du premier ministre. Il ne devait pas tomber amoureux de moi, je l'avais prévenu. Et en plus, les mauvaises langues s'amusent à dire qu'il pourrait être mon père.

Je ne peux pas te parler de l'effet de ta lettre. Je me sens mal et je devrais me sentir mal. Mais je ne te décevrai pas. J'aurais aimé que tu me l'envoies avant. Mais ma chère, ne prends pas la terrible habitude de faire de l'introspection. Cela ne sert à rien et ne fera que te ruiner.

HBC : J'ai bien réfléchi. Il est solitaire, moi je suis discrète, mais j'aime les gens. Il est protestant, je suis catholique. Il manque d'assurance et moi, je suis déterminée. Il n'a pas de maison, il habite dans de chics hôtels impersonnels où il n'a pas d'intimité. Alors que je m'empresse de rendre accueillantes, chaleureuses et joliment décorées mes résidences principale et secondaire. Il est très expressif dans ses sentiments, il me fait une cour effrénée sans aucune pudeur, alors que son statut exige une retenue, une maîtrise de soi, une dignité. J'ai besoin de prier pour m'apaiser et me guider.

Quelle lettre ! Combien de fois l'ai-je lue. Rien de ce que tu as dit ou fait ne m'a autant bouleversé. Il n'y a pas de mots pour le dire. Et je sais que demain, tu feras ce que la grande foi te dicte, et que la paix s'ensuivra et que nous la garderons. Oh, ma bien-aimée, comme cela m'a fait paraître petit et insignifiant à mes propres yeux et je crains qu'il en soit de même pour toi aussi. Mais comme je te l'ai dit dimanche matin, je crois encore à la prière. Ne t'inquiète pas. Toujours avec mon amour et dévouement, la plus chère des femmes chéries. Ton R.B. (Arbie)

Lettre no. 8

La Toussaint - 1^{er} novembre 1932

My dear beloved,

Je ne peux pas laisser passer ce jour sans t'envoyer, ma chère bien-aimée, un mot de reconnaissance et de gratitude pour tous les égards que tu m'as accordés pendant les mois où nous nous sommes si bien connus. Il est normal que j'écrive une telle lettre en ce jour si important pour toi. À 8h ce matin, j'ai regardé l'horloge et j'ai dit : « *Elle est à l'église* ». J'espère que tu es plus heureuse, car je sais que tu le seras. Après tout, Dieu est un esprit et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en vérité.

HBC : Après des années de recherche, de quêtes spirituelles et d'études religieuses, je me suis convertie à la religion catholique il y a 7 ans sous l'inspiration du Saint Esprit. Ma fille Frances a fait de même 2 ans plus tard. Malgré que je sois une femme résolument libre, je demeure très pieuse. Et je réponds à l'appel de Dieu, comme ma fille.

Cela signifie beaucoup pour moi de pouvoir aller chez toi ce week-end. Quelle délicieuse anticipation ! Le souci m'a quitté comme un manteau dont on se débarrasse et j'ai simplement vécu et je me suis amusé. Je te remercie, ma chère, d'un cœur pur et reconnaissant.

Je crains que ta dernière lettre ne m'ait fait éprouver quelques regrets, mais j'espère que tu comprendras et peut-être me pardonneras si je souligne que, ta présence ajoute de de la joie à ma vie. Je remercie le bon Dieu pour toi et pour tout ce que tu es et as été pour moi et, je l'espère, pour ce que tu seras à jamais. Et je veux que tu saches qu'en dépit de beaucoup, beaucoup de choses, je garderai toujours cette profonde et indescriptible dévotion pour toi qui m'est si étrangement venue à cette heure tardive de la vie.

Et tout cela a été bon pour moi ; cela a adouci ma vision de la vie et des gens et a fait de moi une personne beaucoup plus heureuse, même si je trouve irritant d'être ainsi tenu en laisse par le parti que je dirige. C'est injuste...

J'ai été interrompu à 3 reprises depuis que j'ai commencé à écrire cette page, je n'écirai donc pas plus longtemps. Je me sou mets à jamais, ton vieil homme. R.B. (Arbie)

P.S. Je descends vendredi à 6h et je pars, je pense, un peu avant midi. Je parlerai à la nation pendant une trentaine de minutes et ce sera diffusé. R.B. (Arbie)

HBC : Bien sûr que je ferai partie de tous ces gens qui écouteront les paroles de notre premier ministre.

Lettre no. 9 - VESTON

Mardi 8 novembre 1932

Très chère et bien-aimée,

La journée s'est lentement écoulée. Les accords commerciaux entre le Canada et l'État libre d'Irlande et la Rhodésie du Sud, sont inscrits en 3^e lecture. L'accord avec l'Afrique du Sud a été adopté cet après-midi et se trouve également en 3^e lecture. L'accord avec le Royaume-Uni est maintenant en discussion. J'ai fait une nouvelle déclaration en 2^e lecture et Mackenzie King s'exprime à présent. Je ne sais pas quand la 2^e lecture sera terminée : peut-être ce soir, peut-être pas.

Ces discussions ont été raisonnables et justes. Je ne peux pas dire quelle sera la ligne de conduite de l'opposition et je ne pense pas que leur zèle soit le même qu'il y a quelques jours. Mais nous sommes prêts à continuer et à achever le travail que nous avons commencé.

Le dîner s'est plutôt bien déroulé et nous étions en tout 58. J'ai porté le toast au roi et leur ai adressé quelques mots de bienvenue. Je leur ai également dit que, de même que Wesley avait sauvé l'Angleterre au XVIII^e siècle, je pensais que rien d'autre que le visage de Dieu ne sauverait le monde dans la crise actuelle. Une jeune femme, Mademoiselle Eleanor Forde, originaire de Montréal et diplômée de McGill, a prononcé quelques mots très émouvants.

Je pars pour Toronto à 23h45 ce soir. Je pense être de retour jeudi et ce soir-là, nous ajournons jusqu'à lundi.

Il ne nous reste plus qu'à examiner un projet de loi et les résolutions sur les accords. Je pense avoir pleinement rendu compte des événements de cette journée, sauf pour dire que Mackenzie King m'a fait un terrible reproche pour le discours de jeudi dernier. Je ne pensais pas qu'il était si gravement affecté, mais il est très, très en colère.

Ainsi s'achève le rapport d'un premier ministre.

HBC : Ah ces mots sont dignes d'un chef de gouvernement! Je l'ai souvent pressé de se consacrer à sa tâche avec plus de ferveur et de m'en faire rapport dans ses lettres. J'aime à penser que j'exerce une certaine influence dans ses interventions sur l'état.

J'apprécie la fréquentation des cercles politiques depuis si longtemps, que je comprends les coulisses de cet univers fascinant et je peux lui apporter de judicieux conseils.

Voici maintenant le rapport de l'individu.

Ce matin, j'ai reçu un télégramme de la femme de ton père, la nouvelle Lady Kemp, me demandant d'assister à une fête à Castle Frank après l'ouverture de la Chambre. J'ai répondu par télégramme que je serais en mesure de donner une réponse demain. Je me demande si tu as reçu une telle invitation?

J'ai téléphoné à Frances ce matin pour savoir comment tu allais. J'étais inquiet de ton rhume. Je ne voulais pas te déranger si tu dormais, comme elle me l'a dit. J'espère que tu as été prudente aujourd'hui.

La vie est difficile à tout moment. Elle est plus difficile lorsque tu es dans la vie publique. Elle est terriblement difficile lorsque tu es le chef d'un parti, et encore plus difficile lorsque ce parti est au pouvoir et que le chef est premier ministre.

HBC : Plus le peuple canadien s'enfonce dans cette crise, plus il est difficile d'être au pouvoir. Partout, on dénonce l'indécision et l'impuissance de son gouvernement. Arbie est même devenu la cible de plaisanteries : on parle ainsi des « chars de Bennett », des automobiles tirées par des chevaux ou des bœufs, car leurs propriétaires n'ont plus les moyens d'acheter de l'essence.

Son incapacité à déléguer ses pouvoirs cause de profondes dissensions au sein du parti et du cabinet. Titulaire du portefeuille des Finances et de celui des Affaires extérieures, Arbie gouverne sans consulter le cabinet, ce qui suscite la colère de ses ministres. L'un d'eux, Henry Stevens, se rebelle ouvertement. Son insistance pour que les conservateurs adoptent un programme radical de réformes politiques et sociales provoque une scission au sein du parti. Ce sera extrêmement ardu d'en venir à un consensus.

Il semble presque incroyable que les affaires personnelles d'un homme puissent être considérées comme les affaires du public. Quoi qu'il en soit, j'avoue que je suis agacé, mais pas pour la raison que tu pourrais soupçonner. Je pense que c'est trop dur et injuste pour toi et cela m'inquiète. Et maintenant, chère amie, je vais clore et envoyer cette lettre avec l'expression de mon amour et de mon dévouement et l'espoir sincère que tu es en bonne santé, heureuse d'esprit et de bonne humeur.

Dois-je signer R.B. ou Dick?

Lettre no. 10 - VESTON

Mardi 28 mars 1933 - Chambre des communes

Toujours dans la salle des Communes, pendant que le débat sur le budget se poursuit, j'entame une lettre à ton intention, sans savoir si je pourrai ou non la conclure au cours de l'après-midi.

J'ai été un peu surpris de te trouver à Paris au début du mois de mars. Je m'attendais plutôt à ce que ce soit plus tard au mois d'avril avant que tu ne partes, car je sais que tu n'aimes pas être pressé à New York pour attraper des trains par temps maussade.

J'ai réglé les choses pour que vous puissiez naviguer sur le « Bremen » de Paris à New-York.

Comme tu le souhaites, je joins un certificat d'entrée au Canada pour ta femme de chambre Frieda, à n'importe quel port frontalier. Elle le présentera aux autorités de l'immigration lorsque vous monterez à bord, soit en remontant le port, soit à quai. Je me suis arrangé pour que les autorités américaines fassent tout ce qui peut être nécessaire.

N'oublie pas que le navire n'accoste pas à l'embarcadère le plus pratique du monde. Et prends soin de ta santé : vêtements chauds, bas et chaussures, et le gros manteau.

Pour l'hébergement à New-York, les hôtels Commodore et Roosevelt sont tous reliés par des tunnels au Grand Central si vous voulez un hôtel pratique pour vous reposer l'après-midi. Je pense qu'il est très souhaitable, si possible, que vous ayez les billets pour Montréal. Cela rendra les choses plus faciles pour toi et Frieda, puisqu'il s'agit d'une preuve évidente du voyage aller-retour.

En ce qui concerne tes bagages à main, apportes-en le moins possible, car ils sont maintenant très stricts à la frontière. Je pense qu'à Montréal tu n'auras pas trop de problèmes par rapport à New York. Et à l'embarcadère, il y aura un représentant de la société des chemins de fer sur les lignes de laquelle tu voyageras. Ensuite, un taxi, un hôtel convenable, un bain chaud, et au lit pour quelques heures au moins. Puis, le train pour rentrer chez toi et retrouver tes amis.

HBC : Voilà une de ses grandes qualités, il a un souci des détails qui facilite tous mes déplacements. C'est à l'image de sa capacité à travailler comme un forcené, de longues heures sans se distraire. Lorsqu'il est concentré à la tâche, son esprit est vif, mais très agité, ses pensées et ses idées se bousculent, mais il arrive rapidement à y mettre de l'ordre.

Et il m'a déjà raconté qu'un soir de nouvel an, un ami lui a souhaité des vœux de bonne année et d'avoir « *l'esprit en paix* ». Arbie lui a répondu : « *Je ne peux comprendre la raison pour laquelle vous envisagiez un tel désastre.* »

En fait, son esprit n'est jamais en paix, sa pensée se transforme en action, en énergie formidable grâce à sa rapidité de décision. Et il a une mémoire incroyable.

Son aptitude à parler sans préparation et de manière impulsive et persuasive lui vaut le surnom de « *Bonfire Bennett* ». Je me plais à l'agacer gentiment quand il me parle sans prendre le temps de respirer.

J'ai tout de suite compris que l'appel de la terre, du vieux manoir - était fort pour toi. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? Dois-je avouer que mon affection pour ce vieil endroit est bien réelle ? Alors, je comprends.

HBC : Ce manoir est mon refuge où je peux accueillir ma famille et mes amis. Et je crois bien qu'il est devenu son refuge aussi. Je sais qu'à chaque fois, il admire les superbes grilles en fer forgé, la haie d'épinettes qui longe l'allée, la jolie façade en pierre des champs, la piscine, la première de la région.

Et surtout l'été, je suis très fière des aménagements floraux, de la roseraie qui sent si bon, du bassin d'eau avec ses plantes aquatiques et du jardin potager avec le feuillage vapoureux des asperges.

Ce qu'il préfère? Ce sont nos belles marches sur le chemin près de la rivière bordée de saules. Une chance que j'aie tous ses vaillants domestiques pour entretenir cet immense domaine.

Nous avons eu un hiver changeant, mais il est passé rapidement. Je t'ai écrit et j'ose dire que tu n'aimeras pas ma lettre, mais cela arrive souvent ! En tout cas, je t'ai assuré que même si j'étais blessé, je restais ton meilleur ami et je t'ai assuré que même toi, tu ne pourrais pas détruire cette amitié. Je suis sérieux. Tu ne t'en souviens peut-être pas, mais cela fera un an le 11 avril que tu es venue ici. Je te vois encore dans ma chambre, derrière le fauteuil du président. J'espère que tu es en meilleure santé qu'à l'époque.

Avec tous mes meilleurs vœux, beaucoup d'estime et ma considération chaleureuse, je suis ton ami dévoué à toujours. R.B. Bennett

P.S. Il sera nécessaire pour Frieda d'obtenir ce que l'on appelle un visa de transit – New York à Montréal. Ce visa sera délivré par le consulat américain. Je t'enverrai un télégramme lorsque nous saurons exactement ce qui est nécessaire. Mais ne t'inquiète pas pour cela.

Lettre no. 11

Vendredi matin - 12 mai 1933 (Anniversaire de Hazel) - Ottawa

Chère Hazel,

Tu as aujourd'hui 44 ans. Je m'empresse de te féliciter et, de tout cœur, de te souhaiter beaucoup, beaucoup d'heureux retours de cet anniversaire de ton jour natal, qui a apporté gratitude, fierté et bonheur à tes parents, et qui sera rappelé par des hommes et des femmes en de nombreux endroits, qui t'ont connu comme je l'ai fait dans les années 20, 30 et 40 ! J'ai l'audace de penser qu'aucun d'entre eux n'a été aussi étroitement associé que moi, dans une période aussi brève que 12 mois, car au cours de l'année dernière, j'ai été en communication quotidienne avec toi pendant près de la moitié de ce temps.

Cela m'a apporté beaucoup de paix et de plénitude, mais aussi beaucoup de perturbations et de mécontentement, beaucoup de tristesse et de malheur. Mais au seuil d'une nouvelle année, je peux dire en toute vérité que, bien que je sois conscient de la grande responsabilité qui m'incombe, je suis heureux d'avoir eu le privilège de te connaître comme je l'ai fait. J'espère et je crois qu'avec de l'attention et de la bonne volonté, je ne le regretterai pas, ni pour toi, ni pour moi.

J'ai eu beaucoup de plaisir à être avec toi au manoir, et je désire vraiment te rendre service, t'aider à être, dans un sens véritable et durable, ton ami le plus grand et le plus fidèle.

J'espère que tu vas mieux. Sois prudente et ne fais pas trop d'efforts. Maintenant, chère amie, puis-je mieux m'exprimer que dans les lignes que j'ai citées l'autre soir.

J'espère et je crois vraiment que ta vie sera

*« Comme un fleuve béni partout où il coule
Reste en place tout en recevant ce qu'il donne encore. »*

HBC : Ah la poésie! Il aimait faire mémoriser des poèmes à ses élèves, lorsqu'il enseignait, avant de devenir avocat. Il s'est exercé à la poésie tout au long de sa vie. Lors de ses études en droit, il a écrit un poème qu'il m'a gentiment lu au début de notre relation :

The crossing paths

Comme des navires qui passent, toutes voiles déployées

Puis enroulées l'espace d'un instant,

Pour se saluer et échanger avec entrain

Des mots venus d'un autre monde,

Questions impatientes, réponses brèves,

Nous bavardons d'un pont à l'autre,

Pour ensuite nous quitter et mettre entre nous

Les silences du désert infini de la mer.

J'espère sincèrement que lorsqu'une autre année sera écoulée, nous pourrons nous saluer avec affection, car ce n'est pas par hasard que nos vies ont été si étroitement liées au cours des 12 derniers mois. La raison et l'espoir ont leur place, mais après tout...

*« Oh ! C'est le cœur qui magnifie cette vie,
En faisant de cette vie une vérité et une beauté qui lui sont propres. » (William Wordsworth)*

Que Dieu te bénisse, te garde et fasse de toi une bénédiction continue pour tous ceux que tu côtoies et crois-moi, avec tous mes vœux et mes affectueuses salutations, je suis toujours ton fidèle adorateur, Dick.

ENTRACTE

Lettre no. 12 - VESTON

Jeudi après-midi - 1^{er} juin 1933 - Canadian Pacific Steamship Lines - Duchess of Bedford

Ma chère,

Nous approchons de la terre. Je dois débarquer le matin à 8h et quitter Glasgow à 10h par le train, pour arriver à Londres vers 18h. De là, il faut 12 heures pour se rendre à Liverpool. Je suis plus inquiet que tu ne peux ou ne veux le comprendre à ton sujet. J'espère que tu es en meilleure santé.

HBC : Je suis très absorbée par cette peine, ce vague à l'âme que je n'arrive pas à chasser. J'aimerais tant retrouver mes élans d'autrefois, lorsque j'étudiais la décoration intérieure à New-York, que je voyageais en Europe pour voir la mode, l'architecture, les arts.

J'ai éprouvé tant de plaisir à m'en inspirer pour entreprendre les rénovations de la maison. J'ai soigneusement choisi les couleurs, les agencements, le mobilier de chaque pièce. Le confort de mes invités avait une si grande importance pour moi. Mais en ce moment, je me sens indifférente à cette beauté qui m'entoure...

Je me laisse envahir par l'oisiveté, la longueur des jours d'été. J'ai beaucoup de mal à me lever du lit, à manger.

Je voudrais tant que cessent toutes ces médisances, ces ragots et ce bourdonnement incessant à mon sujet dans les journaux...

Nous avons eu une traversée des plus agréables, sans vague ni vent et un temps très calme. Je ne me suis pas habillé avant le dîner, sauf aujourd'hui. Il y a pas mal de gens que je connais à bord : Sir Charles Gordon, Meredith, des journalistes et quelques Américains, le Dr Bruce et son fils.

Mais je peux dire en toute sincérité que j'ai pensé à toi tous ces jours-ci avec une intensité incessante. Je suis sûr que je peux t'intéresser à mes histoires mais d'une manière ou d'une autre, je crains que tu ne veuilles pas les écouter. Je ne sais pas pourquoi, mais tu ne me sembles plus intéressée, comme s'il y avait un côté que tu ne voulais pas voir. Il est difficile de comprendre comment se réconcilier avec ton point de vue, tes regrets, mais ils méritent d'être pris en considération.

Pour t'en informer, je crains que, lors de la conférence de la paix, le congrès américain n'accordera pas au président l'autorité de faire quoi que ce soit en matière de droits de douane ou de traités commerciaux. J'aimerais pouvoir te parler de tout cela et te faire part de mon point de vue et de mes projets.

Pense à moi et à tous mes problèmes. Prie pour moi et souviens-toi que malgré les inhibitions que tu imposes, je n'oublie pas la femme qui m'a aidé quand j'en avais besoin, m'a accompagné dans mes difficultés, m'a réconforté et ne m'a pas laissé tomber - et moi non plus. Je signe donc en toute sincérité, ton très fidèle et dévoué, Dick.

Lettre no. 13

Vendredi après-midi - 2 juin 1933 - Canadian Pacific Steamship Lines - Duchess of Bedford

HBC : Ah, je suis lasse, j'ai bien mal dormi. Avant d'aller me recoucher, je vais lire sa lettre qui a été écrite du bateau à vapeur du *Canadian Pacific, Duchess of Bedford*!

Ma chère,

Je pense à toi et je me demande si tu as pu dormir quelques heures en cette merveilleuse journée. En tout cas, tu avais l'air beaucoup plus en forme ce matin que je ne l'avais imaginé. Cela m'a fait plaisir de te revoir, de te trouver moins secouée que je ne l'espérais.

Je crains que tu n'aies été plutôt agacée par moi, mais malgré tous mes défauts, et je les connais, je prie chaque jour pour toi. J'aimerais seulement pouvoir t'aider vraiment dans toutes tes épreuves et tribulations, et elles sont nombreuses.

L'été arrive. Le jardin sera magnifique, l'étang est vivant et l'endroit si beau. Apprécie tout ce qui t'entoure et sens que, dans ce monde difficile, tu as des amis et que tu es une amie pour moi au moins. Sois simplement Hazel. Discipline-toi. Et ne te permet pas d'avoir des pensées sévères et malheureuses. Mets-les de côté. Vis au jour le jour en étant heureuse de vivre et d'aider les autres comme tu peux si bien le faire. Sois simplement ton propre toi naturel.

Envoie-moi un petit mot comme tu le faisais auparavant. Cela t'aiderait, j'en suis certain, à apprécier les choses de manière plus juste. Et s'il te plaît, Hazel, reste dehors au soleil et au bon air. Pourquoi ne comprends-tu pas ? J'ai essayé de t'expliquer que tous ces problèmes ne sont pas seulement les tiens. Supporte-les sans regret, avec l'aide mutuelle et la confiance en la providence. Tout ira bien. Prends soin de toi, ton ami fidèle et dévoué, et plus encore, Dick.

Lettre no. 14

Vendredi plus tard - 2 juin 1933 - arrivée à Mascouche le lundi 5 juin 1933

Canadian Pacific Steamship Lines - Duchess of Bedford

HBC : Mon Dieu, il m'écrit à nouveau la même journée! J'espère avoir réussi à le convaincre de ne plus s'inquiéter.

Ma chère,

Avant de quitter pour Londres, j'ai pu lire mes nombreux messages à Québec. Mais je vais te dire la vérité. Je tenais plus à celui qui était signé « H » qu'à tous les autres. Les rouages du cœur humain sont si étranges que je pense davantage à celle qui m'a parlé en tant qu'être humain qu'à toutes les autres qui n'ont parlé qu'à un personnage, un premier ministre.

Si tu m'envoies un télégramme adressé à Bennett, vers le 10 juin, je serai soit au May Fair Hotel, soit au High Commission Office. Cela me ferait très plaisir s'il disait simplement « mieux » et était signé « H ».

Je joins une coupure de presse qu'un vieil homme de Québec a envoyé au navire. Tu l'as peut-être vue : c'était le correspondant du *Toronto Star* à son meilleur.

Je vais me coucher à 20h, un peu fatigué, un peu triste, un peu content, sachant que tu n'es pas trop déprimée, et que tu ne méprises pas ma faiblesse trop évidente. Merci encore pour ta gentillesse, l'heure tardive, et peut-être la privation de sommeil, mais tout cela je ne l'oublierai jamais. Avec toi dans l'affection et la dévotion, Dick.

Lettre no. 15

7 juillet 1933 - May Fair Hotel, Londres

Ma chère,

J'ai reçu ton télégramme et j'ai été très soulagé. Je t'avais imaginé très malade et de plus en plus mal, et ne sachant rien, j'étais inquiet. Je constate que tu n'augmentes pas tes forces. Ne pourrais-tu pas essayer de déjeuner un peu plus - des flocons d'avoine, un œuf. Je suis sûr que cela t'aiderait. Et sors au soleil autant que possible.

HBC : Le soleil est parfois si chaud que je n'arrive pas à l'apprécier. Il m'empêche de déambuler dans les jardins en après-midi. Je dois sortir tôt le matin ou après le souper. À cette heure, j'ai l'impression que mes forces me quittent, je faiblis au moindre effort. Même écrire devient une tâche pénible.

J'ai reçu un grand nombre de télégrammes le jour de mon anniversaire (3 juillet 1870 – 63 ans), mais aucun de toi ! Mais par chance, le courrier m'a apporté ta lettre le lundi 3 juillet au matin, ce qui m'a consolé. C'était une belle lettre, sauf lorsqu'elle indiquait que tu n'étais pas très forte. Je te remercie.

Ne te laisse pas abattre, ma chère. Bien sûr, tu redeviendras forte. J'en suis persuadé. Et tu n'es pas une faible, bien qu'un peu fragile comme la porcelaine de Dresde Chine.

Prends une semaine dans les pins avec le vieux bâton de marche comme compagnon, mais n'essaie pas de marcher dans des endroits difficiles. Au moment où j'écris, j'ai une image en tête de notre promenade du dimanche : les arbres et le sentier ombragé. J'aimerais tant y être.

Je reviens tout juste de la guilde. Je suis très, très fatigué et je me suis contenté de faire une apparition et de repartir dès que possible. J'ai été très bien accueilli lorsque j'ai été appelé. Je n'y serais pas allé si la Chambre de commerce de l'Empire n'avait pas été présente. Mais la journée a été terrible. De 10h à 18h30, avec un répit trop court, j'ai dû supporter une bonne partie du fardeau.

Je suis allé chercher quelques gâteaux pour les envoyer à un ami afin que tu puisses en avoir jusqu'à ce que je revienne à Mascouche avec une bonne provision. J'espère entendre une pièce de théâtre de Shakespeare à Stratford.

Est-ce que tu m'as entendu à l'émission dimanche ou en présentant le prince? Je pourrais t'écrire de longues pages sur les gens que j'ai vus et les endroits où je suis allé, mais cela n'aurait pas beaucoup d'intérêt, n'est-ce pas ?

Je suis beaucoup plus intéressé par la personne qui est loin et qui, je l'espère aussi, me fera savoir comment elle s'en sort. Tu sais si bien écrire. Cela te donnera quelque chose à faire pour remplir les heures et le temps. Avec tout mon dévouement et mon attachement, Dick.

P.S. Il fait terriblement chaud et j'aimerais être au manoir avec toi dans la paix et la tranquillité. C'est terrible par cette chaleur d'être si inquiet. Mais c'est le prix à payer pour la vie et ses problèmes.

Lettre no. 16

Dimanche soir 9 juillet 1933 - May Fair Hotel, Londres

Ma chère,

Oui ! Tu t'améliores. Ta lettre, que j'ai reçue vendredi, l'indique clairement. Je l'ai lue et relue, ne l'ayant reçue qu'après le dîner chez les Salisbury. Bien sûr, tes cheveux bouclent tout le temps quand tu te réveilles le matin et je t'ai toujours dit de ne pas t'inquiéter pour ta tête. Et tu es une Kemp, tu sais.

J'aimerais bien connaître tes projets. Sois prudente et n'essaie pas de faire trop d'introspection. J'ai commencé à écrire que tu es toujours pour moi une énigme - une femme très étrange, en effet. Bien sûr, je dis qu'aucun homme ne sait jamais rien d'une femme. Moi non, en tout cas.

Mais j'avoue que je n'aime pas la façon dont tu n'as pas pu te déplacer. J'aimerais que tu fasses une promenade un peu plus longue chaque jour et, s'il te plaît, ne laisse pas les muscles de tes jambes se détériorer. Utilise-les un peu.

HBC : Oui, mais marcher m'épuise et j'ai parfois l'impression que mes jambes ne peuvent me soutenir. Comme le sentier est parsemé de roches et de branches, je crains de tomber. Je demanderai peut-être au jardinier de s'occuper des fleurs dont j'adorais prendre soin. La chaleur et le travail me fatiguent rapidement. Je me sens si souvent exténuée. J'ai parfois même de la difficulté à respirer.

Tout ceci a été écrit dimanche soir, lorsque j'ai été interrompu. Nous sommes lundi soir et je n'ai pas eu l'occasion d'écrire une ligne jusqu'à ce soir et je prends juste le temps d'attraper le courrier. Je ne pense pas que la conférence puisse durer très longtemps ici et j'envisage d'aller à Harrogate. J'ai besoin de me reposer.

HBC : Je l'envie d'aller se reposer dans cet endroit paradisiaque. Je n'en ai pas la force, mais un changement de décor me ferait le plus grand bien. Sun Pavilion, Valley Gardens, avec son dôme de verre Art déco.

Je pourrais mieux me reposer au manoir, mais c'est hors de question pour l'instant ! Par contre, ne prévois pas d'être "probablement" absente à mon retour. Tu dois être à la maison pour que je puisse te parler !

Avec toute ma dévotion et mon respect les plus sincères. Toujours, ton Dick.

Lettre no. 17

Dimanche 23 juillet 1933 - May Fair Hotel, Londres

Ma chère,

Hier, j'ai reçu ta lettre. Je voulais que tu saches combien j'apprécie que tu m'aies envoyé un petit souvenir. Si c'est celui que tu as porté, je l'accepte avec orgueil et humilité. Il est sur ma chaîne autour de mon cou et il y reste. J'ai lu et relu et relu la lettre. Je suis vraiment désolée que tu sois si déprimée.

HBC : Je m'ennuie de tous mes proches disparus. J'en rêve la nuit. Je pleure de les savoir si loin, à jamais perdus. De ne plus leur parler, de ne plus entendre leur voix, de ne plus sentir leur soutien, leur amour. Je me sens si seule et pourtant la maison fourmille de gens à mon service. Mes journées sont remplies de nostalgie d'un passé si doux, si enveloppant.

Toutes ces années futiles sans mon cher fils, mes parents généreux, mes tendres époux... Toute cette absence me pèse si lourdement. Qui suis-je si je ne suis pas une mère auprès de son petit, une fille dévouée, une épouse empressée? Je me sens vaine, négligeable, inutile.

Mais ma chère, il ne peut y avoir de présent s'il n'y a pas eu de passé et j'ai quelques mots que je cite souvent : *« Le Ciel lui-même ne peut changer le passé ; ce qui a été, a été ».*

Et il est absurde de penser que les années sont perdues. N'as-tu pas une enfant ? N'as-tu pas rendu la vie heureuse à plus d'une personne et ne m'as-tu pas aidé quand j'en avais vraiment besoin ?!!

Bien sûr que tu as été utile au monde et il est simplement absurde de penser le contraire. Aie du courage. Tu en as toujours eu, tu sais. Je pense à toutes les situations difficiles auxquelles tu as fait face avec succès. Si tu n'avais pas cette force, tu n'aurais pas pu survivre.

La conférence s'est déroulée mieux que prévu. Je suis membre du comité de gestion représentant le *British Empire*. C'est un travail difficile. Les Américains (drapeau) appellent cela le « steering committee », le comité de pilotage. J'ai pu être utile discrètement. J'ai parlé pendant 14 minutes et j'ai eu une bonne presse ici, mais rien de plus.

J'ai passé un bon moment à Windsor. J'ai échangé quelques mots avec le roi, la reine et la princesse, qui s'efforçaient de divertir tous les délégués. Les représentants de 67 pays sont présents. Je trouve cela ennuyeux, mais je suppose que c'est pour cela que je suis ici.

J'ai dîné et j'ai pu admirer une belle collection de reliques de Wellington, y compris le petit télescope utilisé lors de la bataille de Waterloo qu'on m'a donné de la part de la famille Stanhope.

Je vais conclure pour la nuit. Cela fait un peu plus de 2 semaines que je ne t'ai pas vu. Je me contente d'imaginer ton visage, de regarder ton petit souvenir, de lire ta dernière lettre. Avec ma dévotion, comme toujours, ton fidèle Dick.

Lettre no. 18

May Fair Hotel, Londres

Ma chère,

Ton télégramme a rendu ma journée tout à fait différente. Savoir que tu étais là, que tu jouais, que tu voyais des gens et que tu étais heureuse, avec un nouveau souffle de vie, était en effet la meilleure nouvelle de la journée. Quel soulagement de te savoir de retour dans le monde. J'espère que tu te promènes maintenant dans le jardin et dans les bois de pins et que tu utilises la canne ou le bâton de marche qui se trouve dans l'armoire.

J'ai dîné à Londonderry House et la marquise a discuté de la situation de manière très approfondie. Elle est la guide du premier ministre. Elle parle de moi comme de l'homme fort!

La conférence doit maintenant se terminer rapidement. Nous l'avons maintenue pour que les États-Unis ne puissent jamais dire qu'ils ont été privés de l'occasion de se réorganiser. Les Américains ont une position difficile à justifier. Ils ont demandé aux hommes du monde entier d'envoyer des représentants à Washington. Ils y sont allés, ils ont discuté de la situation mondiale, ont convenu de soumettre des déclarations communes à la presse et que la stabilisation du marché était essentielle à la relance du commerce international.

Après avoir passé 7 ou 8 jours à créer une excellente atmosphère internationale, les délégués ont tout simplement tout rejeté et ont dit : *« Nous suivons notre propre voie ».*

Je venais de m'asseoir à mon bureau pour écrire encore quelques lignes lorsqu'on m'a apporté un télégramme.

Je l'ai ouvert et j'ai découvert que tu n'allais pas très bien et que tu avais négligé de prendre des mesures modérées. Pourquoi ? J'aimerais t'avoir sous la main et je ne voudrais certainement pas que tu en fasses trop.

Que dirais-tu d'un peu moins de cigarettes et pas de bridge jusqu'à ce que tu ailles mieux ? Je suis attristé. J'ai été très heureux de ta guérison et tout aussi triste de ta rechute.

HBC : La cigarette et le bridge n'ont rien à voir avec mes états d'âme. Bon peut-être avec mes ennuis de santé. Dieu que j'en ai parfois assez de ses reproches...

Et il affirme adorer venir me voir et se reposer au manoir, mais il en a décidé autrement, il ira à Harrogate. Pourquoi? Je n'en sais rien. À quoi bon être une châtelaine, si mon château est désert? Ma vie n'est que déception, attente et regret.

Finalement, la conférence s'achèvera le 27 juillet et j'espère me rendre à Harrogate peu après, pour environ 2 semaines. Tu me demandes pourquoi ? Je suis mieux en Angleterre où je ne serai pas à travailler sur des affaires étrangères. Et cela pourrait me donner un repos très complet et me faire beaucoup de bien !

Je suis très fatigué ce soir. En fait, je ne suis pas sorti et je n'ai pas très bien dormi. J'ai souvent en tête le manoir et sa seigneuresse. Je pense à toi, à ton corps fatigué et surmené et à ta tête fatiguée. Si tu veux m'aider, prends soin de toi et soigne-toi. Avec mon dévouement, je suis toujours ton vieux Dick.

Lettre no. 19

3 août 1933 - May Fair Hotel, Londres

Ma chère,

Notre contingent canadien partira dans la matinée et je demande à l'un des membres du personnel d'envoyer cette lettre de l'*Empress of Britain*. J'ai passé des moments très difficiles. Je suis très fatiguée et je vais à Harrogate dimanche à midi. Je regrette de ne pas pouvoir partir, mais je sais que je ne pourrai pas me reposer si je vais au Canada.

Je ne sais pas quand je rentrerai, peut-être le 21 août, peut-être le 26. Les nouvelles voyagent vite. J'ai entendu dire que ta fille Frances ne voulait pas épouser Murray et que tu gagnes des prix! Je suis sûr que cela réjouit ton personnel.

HBC : En effet, ils ont travaillé très fort pour moi! À commencer par mon architecte de renom, Ernest Isbell Barott, dessinateur en chef du *Canadien Pacifique*. Pour transformer ma demeure en gentilhommière française du 17^e siècle, il s'est inspiré d'éléments architecturaux de la Bretagne et de la Normandie. Il a d'ailleurs gagné le premier prix dans la catégorie des résidences de plus de 25 000\$ pour la restauration du manoir. Depuis, il est devenu président de L'Association des architectes de la province.

Et que dire des vaches Holstein de ma ferme, qui compte aussi des poules, des cochons et des chevaux. Ces vaches soigneusement sélectionnées gagnent de nombreux prix dans les expositions agricoles. Je suis choyée d'avoir des animaux en santé.

La situation européenne est très mauvaise. Hitler en Allemagne est certainement la fierté des Allemands, surtout des jeunes. Mais il menace la paix dans le monde à tous points de vue. Si le chancelier Hitler a raison, adieu la démocratie!

Pour autant que l'on puisse voir, le monde entier est encore en proie à une grande perturbation et personne ne peut prédire quelle en sera la fin ! Lord Beaverbrook a dit aujourd'hui que j'étais fait pour ces années troublées et que je n'aurais pas fait l'affaire en temps de paix ! Je me le demande.

J'ai du mal à écrire. Je ne sais pas comment tu aimerais que je t'écrive, mais comme je l'ai souvent dit, j'écris comme je me sens. Prends soin de toi. Toujours ton dévoué, Dick

Lettre no. 20

Samedi 12 août 1933 - Grand Hotel, Harrogate

Chère Hazel,

Je viens de recevoir ta lettre. Je constate avec la plus grande inquiétude que ton rétablissement, après ta récente indisposition, a été retardé par les trop grands efforts que tu as fait. Dire que je suis désolé ne signifie rien, mais je regrette au-delà des mots que tu n'aies pas pris conscience de tes limites.

Je n'ajouterai rien à tes soucis, ni par la contradiction, ni par l'argumentation. Toujours avec mes meilleurs vœux, crois-moi, je suis toujours à toi sincèrement, Dick.

Lettre no. 21

28 septembre 1933

Ma chère Hazel,

Je joins un plaidoyer désespéré d'une femme de fermier démunie qui m'a troublé. Je suis comblé et très à l'aise aujourd'hui, mais j'ai connu la pauvreté très jeune, alors j'ai décidé d'aider cette pauvre femme. Je lui ai écrit un message personnel par courrier et dans l'enveloppe, j'ai glissé un peu d'argent. Devant la crise dévastatrice que traversent le Canada et le reste du monde, je me sens un peu dépassé par les centaines de lettres, comme celle-ci, qui se multiplient pour implorer mon aide.

HBC : Monsieur le Premier Ministre,

C'est en toute humilité que je me permets de vous écrire cette lettre pour vous demander, s'il vous plaît, si vous pourriez commander les sous-vêtements décrits dans le bon de commande de la maison Eaton, qui est déjà préparé et joint à ma lettre. Mon mari aura 64 ans en décembre, et sa névrite est très douloureuse par moments dans les bras et les épaules. Nos récoltes des 3 dernières années ont été très maigres; il n'y en a pas du tout assez pour payer les impôts et subsister.

Mon mari transporte du bois sur la charrette sur une distance de 34 milles et il a été obligé de transporter du foin, aussi, pour nourrir les chevaux cet hiver. Le trajet lui prend 2 jours et, parfois, il est obligé de coucher sous la charrette. Aujourd'hui, il est parti chercher du bois, il fait froid et il vente. Donc, j'écris ceci dans l'espoir que vous enverrez ma commande de sous-vêtements, parce que vraiment nous n'avons pas l'argent pour les payer. J'ai raccommode et rapiécé ses vieux sous-vêtements pendant 2 ans, mais ils sont complètement finis maintenant. Nous n'avons jamais demandé quoi que ce soit à d'autres avant aujourd'hui... »

http://films.nfb.ca/media/pl_pm/bios/11e_pm_Richard_Bedford_Bennett_fr.pdf

Mon Dieu, j'ai tellement de vêtements ici que je pourrais leur en donner aussi. Avant de partir en croisière, je vais demander à ma femme de chambre de remplir une valise et je la laisserai à Dick pour ces pauvres gens...

Lettre no. 22

Vendredi 24 novembre 1933 - Ottawa

Chère Hazel,

Bien que je sache que mes opinions n'auront aucun poids pour te permettre de prendre une décision concernant la croisière que tu as proposée, je te les enverrai comme je l'ai promis. La croisière est admirable. Elle couvre une grande partie du monde et des régions peu connues. Elle est particulièrement intéressante pour une Canadienne.

Elle m'attire :

(a) Parce qu'elle mène à des climats graduellement de plus en plus chauds, de sorte que quelques jours après avoir quitté New York, tu seras sortie des griffes de l'hiver.

(b) Parce que le navire fait escale à Los Angeles, puis à Honolulu, de sorte que si tu n'aimes pas le navire, ou les gens sur la croisière, tu peux rester dans l'un de ces ports.

(c) Parce que les passagers sont de qualité et leur nombre est limité. Cela signifie plaisir et camaraderie.

Au-delà de ces avantages, tu dois te rappeler que tu t'éloignes beaucoup de chez toi et que le retour d'une croisière est une question de plusieurs jours. Il y a un an, je n'aurais pas pensé qu'il s'agissait d'un voyage souhaitable, mais je pense que tu te sens beaucoup mieux qu'à l'époque.

Avec mes pensées les plus aimables et mes meilleurs vœux. N'oublie pas les passeports et peut-être viendras-tu à Ottawa et un faisan sera apprêté pour ton dîner ! Toujours sincèrement, Dick.

HBC : Effectivement, ce voyage m'enchante et me donne un élan que je n'ai pas eu depuis longtemps. J'ose croire que l'air de la mer saura me redonner force et courage.

Lettre no. 23 - VESTON

4 décembre 1933 - Château Laurier, Ottawa

Hazel chérie,

Cet après-midi, je me rendrai à l'église pour les funérailles militaires en tant que premier ministre avec le cabinet. J'ai réglé l'ordre de la procession cet après-midi afin que les autorités civiles ne soient pas oubliées. Je pense que tout est arrangé et pour l'instant, je marcherai dans le cortège avec le chancelier de McGill.

Le gouverneur général n'y assiste pas et sera représenté par Willis O'Connor. J'ai placé le représentant du pouvoir civil, le premier ministre et le chancelier derrière les organisations d'anciens combattants qui porteront les insignes et les décorations. La procession commencera vers 13h30 et se déroulera à pied avec les troupes jusqu'au Monument Cartier avant de prendre les voitures. L'une d'entre elles est disponible pour nous.

Sur une note plus joyeuse, je suis content pour Frances.

HBC : Moi aussi, je crois. Ma fille a accepté la demande en mariage de son fiancé, Murray Gordon Ballantyne. La célébration se fera à l'église Saint-Henri de Mascouche et la noce ici même au manoir l'été prochain. Je dois rapidement en faire part au curé et aviser mon notaire que je donnerai en cadeau ma maison de l'avenue des Pins aux nouveaux époux.

Elle est une belle jeune femme et comme Murray est en tout point convenable, je pense qu'ils seront heureux. Je pense que je peux comprendre un peu tes sentiments. Comme je ne suis pas un parent, je ne peux bien sûr pleinement apprécier ton point de vue. Espérons que lorsque tu la verras heureuse, tu trouveras le bonheur que tu désires tant mais que tu ne peux apparemment pas réaliser. Je pense que tu attends peut-être trop de perfection.

HBC : Oui, je veux que tout soit parfait. Enfin, une occasion de se réjouir, de faire la fête. Finalement, ce mariage me ravit puisqu'il me tiendra occupée à planifier et à décorer. Ce sera une réception à la hauteur de ma somptueuse demeure, et surtout à la hauteur de la profonde estime que je porte à ma fille.

Encore une fois, je te remercie très sincèrement et je souhaite ardemment que ton sort soit heureux. Fidèlement, Dick.

Lettre no. 24

Vendredi soir - 15 décembre 1933

Hazel, je trouve le rêve très intéressant. Hélas ! Il ne peut pas se réaliser, car mes plans prévoient de passer Noël avec mon frère au Nouveau-Brunswick.

HBC : Ah, j'ai ma réponse, malgré mon invitation, il ne viendra pas passer les fêtes au manoir. Si je veux le voir, je devrai me déplacer vers lui. Puis-je m'inviter ainsi à souper? En ai-je le temps et l'envie?

Je propose un faisan pour un souper ensemble, avant de partir. Les salles remplies d'argenterie et le salon lambrissé de chêne sont tous disponibles et moi aussi, si tu acceptes une invitation à devenir l'invitée du souper d'ici la semaine prochaine.

P.S. Apporte ton propre gui ! Dick

Lettre no. 25

Dimanche 17 décembre 1933 - Château Laurier, Ottawa

Chère Hazel,

Je te remercie très sincèrement pour la photo et le magnifique cadre. J'apprécie la considération que tu portes à ma santé et à mon bien-être - tu n'as pas à en douter.

Nous avons passé une agréable soirée hier soir, les commerçants m'ont réservé un accueil très chaleureux et enthousiaste. Le maire a été très extravagant dans ses remarques à mon égard.

Les journaux disent que j'ai offert la plus grosse cloche du carillon à la nouvelle basilique de Hamilton. Bien sûr, c'est inexact. J'espère que tu la verras un jour. Je pense que c'est la plus belle église du Canada et peut-être de l'Amérique.

Je me rends au Nouveau-Brunswick samedi. Départ d'Ottawa à 16h20, arrivée à Montréal à 19h35. Je m'attends à ce que ma sœur et Bill me rejoignent pour nous rendre au Nouveau-Brunswick.

Je suis ravi à l'idée que tu soupes avec moi vendredi. Mais c'est un jour de jeûne, n'est-ce pas ? Ou bien es-tu libéré de cette obligation à cette période de l'année ? Je ferai de grands préparatifs pour te recevoir lors d'un souper tranquille. Et tu ne t'es pas invitée à souper. Comment t'es-tu mis cette idée en tête ? Je t'ai demandé et je t'ai dit que j'avais les faisans.

Si tu reçois ceci à temps, soit tu m'envoies un message disant simplement « 11h, c'est satisfaisant », soit tu appelles ici *Queen* 3851 à 22h45-23h et nous fixerons l'heure de ton arrivée.

Encore une fois, je te remercie très chaleureusement. J'espère manger le pudding de Noël avec toi. Dick.

Lettre no. 26

25 décembre 1933 - Montréal

Chère Hazel,

Je tiens à te dire tout d'abord combien je suis heureux que tu jouisses d'une si bonne santé et que tu sois si brillante et heureuse. Rien ne peut me faire plus plaisir.

De plus, tu as l'air mieux que je ne t'ai jamais vue, tu es très lumineuse et aimable, et tu sembles rajeunie. Il ne te reste plus qu'à continuer ainsi et à t'amuser comme tu as le droit de le faire.

Ensuite, je veux que tu saches combien j'apprécie que tu aies pris à nouveau un repas avec moi. Je suis heureux à l'idée que Frances soit fiancée à l'homme qu'elle aime, que tu estimes, et que tu es fière d'avoir comme fils. Tu peux avoir confiance en l'avenir de ta fille.

Qu'il est agréable de parler, de se taire et de se comprendre sans malentendu. Et si tu es parfois mécontente, comme tu as peut-être le droit de l'être, rappelle-toi que je ne voudrais pas consciemment te faire souffrir ou te rendre malheureuse.

Même si je suis un égoïste colossal, je te considère toujours comme une amie qui m'a été d'une grande aide. Si, à un moment ou à un autre, tu éprouves du ressentiment, de la colère ou de la contrariété à mon égard, lis quelques lignes du rapport de la conférence et dis-toi que tu as au moins contribué à rendre tout cela possible.

HBC : C'est vrai. Je réalise qu'il a besoin de moi pour le guider dans sa carrière politique. Son impulsivité continue de me déconcerter et trouble sa prise de décision. Mais son dévouement est sincère, quoique parfois étouffant. Sauf lors de notre soirée qui, à mon avis, s'est déroulée sans embarras, ni complication.

Je te souhaite donc la paix à Noël, une bonne santé et le pouvoir de jouir de l'amitié et de l'affection de ceux que tu veux considérer avec bienveillance, y compris ceux qui te serviraient plus volontiers ou qui considéreraient comme un privilège de te rendre la vie plus heureuse ou joyeuse. Et donc, chère amie, bonne nuit. En revoyant, ce vrai toi, je l'enveloppe d'un regard affectueux et t'envoie de bons vœux. Je suis à toi toujours, fidèlement. Dick.

HBC : Bonne nuit Arbie! Et que l'année 1934 nous ramène la douceur et la joie de vivre.

FIN